

Hiermede is lang niet alles medegedeeld, wat de metriek voor de tekst-critiek van Rutebeuf kan geven. Van iemand, die zoo de techniek van het vers beheerschte, kan men verwachten, dat hij zuivere rijmen schreef. De uitgaven zijn ook in dit opzicht onvoldoende, en gaan meestal niet verder dan uit de lezingen der verschillende hss. de beste te kiezen. Maar ook wanneer een gedicht in slechts één hs. bewaard is, kunnen met zekerheid fouten worden aangewezen en zelfs wanneer twee of meer hss. overeenstemmen.

In *Des Ordres* b.v. luidt vs. 40 in twee hss. *D'asnes ont fet roncín*, welke lezing Jubinal heeft opgenomen. Kressner leest met het derde hs. *roncins*. Daarmede rijmt dit vers op het eerste van het refrein *Papelart et Beguin Ont le siecle honi*. Maar in de andere twaalf strophen rijmt het vierde vers op het tweede van het refrein. Hier moet dus, in afwijking van de drie hss., *ronci* gelezen worden.

Er is zonder twijfel veel meer van dezen aard te vinden. Ik heb hier alleen medegedeeld, wat mij in het oog viel, terwijl ik voor een ander doel de gedichten van Rutebeuf doorlas. Dat dit betrekkelijk veel is, rechtvaardigt het hierboven uitgesproken oordeel over de bestaande uitgaven. Mogen wij ons spoedig in eene betere kunnen verheugen!

Amsterdam.

P. LEENDERTZ JR.

L'ÉDITION STRASBOURGEOISE DE L'INSTITUTION CHRESTIENNE.

Eloge de l'ouvrage. 1. Nous n'entreprendrons pas ici d'ajouter à la gloire universelle que G. Baum, Ed. Cunitz et Ed. Reuss se sont acquise à si juste titre par leur travail gigantesque, l'édition ou la réédition des *Johannis Calvini opera quae supersunt omnia*¹⁾.

Quiconque s'est servi des cinquante-neuf volumes in-quarto à deux colonnes sait ce qu'ils contiennent de précieux, tant en texte qu'en commentaire et devine aisément la grandeur de l'effort dont ils sont sortis.

La façon dont les savants strasbourgeois s'y sont pris pour payer leur tribut à l'Institution chrestienne, l'œuvre capitale de Calvin, mérite également toutes les louanges. Dans quatre grands volumes, comptant ensemble plus de quatre mille pages ou colonnes, ils ont réuni ce qui est essentiel à l'intelligence du grand ouvrage: Dans le 1^{er} Vol. ils donnent, outre les prolégomènes, l'édition latine de 1536 in extenso, plus celles de 1539, 1543, 1550, 1553, 1554, *typis expressae synoptice repraesentatae*. Le III^{ème} Vol. est consacré entièrement à l'édition latine définitive de 1559. L'ancien texte, celui de 1539 et des révisions de celui-ci, y est imprimé en caractères ordinaires; tout ce qui est nouveau, additions et passages nouvellement rédigés, est imprimé en italiques. Les volumes III & IV contiennent le texte de la version française. La rédaction définitive, celle de 1560, sert de base au ~~texte~~. Les variantes (non seulement celles qu'offrent les textes de 1541, 1545, 1551, 1553, 1554 et 1557, mais encore ceux qui ont paru après l'édition définitive, en 1561 et 1562) se trouvent en bas des pages sous forme

¹⁾ L'ouvrage a paru de 1863 à 1895.

de notes. Et comme la rédaction des sept premiers chapitres de 1560 diverge totalement de celle de la partie correspondante, contenue dans les vingt et une premières pages de l'édition princeps, les éditeurs ont pris la peine de faire imprimer ces rédactions en regard l'une de l'autre.

Pour être à même de mettre sous les yeux des savants cette édition critique de l'Institution dans les diverses phases qu'elle a parcourues depuis le *breve enchiridion*, qu'était l'édition primitive de 1536, jusqu'à la grande édition définitive de 1560, les savants éditeurs des Opera ont réuni autour d'eux toutes les éditions et toutes les révisions, ne reculant devant aucun effort ni devant aucune dépense pour se procurer tous les exemplaires, même les plus rares. Aussi ont-ils élargi considérablement le champ des études qui ont l'Institution pour objet et se sont-ils acquis des droits perpétuels à la reconnaissance de ceux qui l'explorent.

Les éditeurs str.
ont fait surtout
œuvre de théo-
logiens.

2. Il est presque superflu de dire que M. M. Baum, Cunitz et Reuss, de leur vivant professeurs au séminaire de Strasbourg, se sont proposé d'abord de servir la sacra Theologia et que la philologie ne vient qu'en second lieu. C'est ce qui leur fait accorder une place plus importante à chacune des éditions latines qu'aux versions françaises, le texte latin ayant joui dès la divulgation du livre de plus d'autorité parmi les théologiens que la traduction. C'est encore un des motifs qui les ont amenés à publier le texte français de l'édition définitive nonobstant l'anathème d'inauthenticité dont ils la grevent, tandis que le texte primitif de la traduction, qui est sans contredit le plus intéressant d'un point de vue philologique mais qui le cède en importance théologique, doit se contenter d'être émietté en notes, sauf les vingt et une premières pages, la partie dont il a été question plus haut.

Léger désavan-
tage du systè-
me des textes
combinés.

3. Le système de caractères différents et de textes combinés que les éditeurs ont adopté pour publier les rédactions latines est généralement satisfaisant. Dans le temps, D.-J. Köstlin ¹⁾ a déjà relevé un désavantage en disant. „Nur wenige Stellen werden sich finden lassen, wo die Unterscheidung nicht ganz genau durchgeführt, — wo nämlich im Zusammenhang wesentlich neuer Abschnitte einzelnes Alte, was dazwischen mit buchstäblichem Anschluß an den früheren Text uns begegnet, für jene Bezeichnung durch den Druck übersehen worden ist.” Après quoi il énumère quelques endroits qui ont pâti par suite du système. Les inexactitudes que nous avons trouvées ne sont pas très importantes non plus. Tantôt ce sont des changements de temps qu'on n'a pas pu signaler :

studium illis fuit ('59) pour *studuerunt* ('39) — II, 2, 4 —; *venitur* pour *ventum fuerit* et *convincerentur* pour *convincantur* — II, 2, 18;

ou l'introduction d'un verbe de modalité :

affingere ausi sunt pour *affingebant* — II, 1, 11;

ou le remplacement d'un verbe ou substantif par un autre ou d'un substantif par un pronom :

quum cupiditatibus vincientibus ac vincentibus subdita sit pour *quum cupiditatibus vincatur* — II, 2, 7 —; *vocis* pour *dictionis* — ibid. —; *beatitudinem* pour

¹⁾ Calvin's *Institutio nach Form und Inhalt. Studien und Kritiken*, 1868, p. 9.

immortalitatem — II, 2, 13 —; *mentem* pour *naturam* — II, 2, 15 —; *coelestis pater* pour *Dominus* — II, 2, 20 —; *quum sermonem illum* de hominis natura aliquando *haberi putasset* pour: *quum orationem illum* de hominis natura aliquando *accepisset* — II, 2, 27 —; *exspectandum esse benedictionem quo melius usi fuerint superioribus gratiis, ut eo majoribus adaugeantur* pour: *ut quo melius usi fuerint superioribus Dei gratiis eo majoribus* — II, 3, 11 —; *utamur* pour *abutamur* — II, 1, 1 —; *reputanda* pour *recognoscenda* — II, 1, 2 —; *quam ad inspiciendam miseram nostram inopiam* pour: *quam ad pauperiem, ignominiam, turpitudinem, imbecillitatem inspiciendam* — *ibid.* —; *ad humilitatem prosternat* pour *ad humilitatem modestiamque deducat* — II, 1, 3 —; *confusionem* pour *interitum* — II, 5, 17 —; *morigeros* pour *obsequentes* — II, 8, 46 —; *ab ipso* pour *a Domino* — II, 8, 20 —; *in illo* pour *in Domino* — II, 8, 30.

D'autre part on a négligé de faire ressortir des intercalations:

quod illi tribuitur — éd. 1545, Cap. II, 30 —; *eo quem nuper citavi loco* — II, 2, 19.

Tout cela est assez anodin, comme on voit. Souvent même les changements passent inaperçus dans la traduction. La négligence affecte un caractère un peu plus grave quand les traductions ne tiennent pas compte d'un changement que l'arrangement synoptique laisse dans l'ombre, tandis que les notes en bas des pages font observer l'erreur sans l'expliquer, comme: *maledictione* pour *confusione*. — II, 1, 8. — le texte français garde *confusion* et la note dit: le latin porte „*maledictione*” et *scrutantur* pour *contemplantur* — II, 1, 10 — avec une remarque analogue.

4. La méthode adoptée pour la reproduction des textes français ne comporte guère d'inconvénients pour celui de 1560, mais quant à celui de 1541, il en est un peu autrement. Les notes qui reproduisent les variantes de l'édition princeps et des révisions de celle-ci sont loin de donner une idée, même approximative du texte primitif.

„Pour le reconstituer, dit M. Abel Lefranc¹⁾, il faudrait un travail de transcription, de marqueterie et de transplantation qui demanderait de longs mois.” Et encore.... Ce qu'il y a de sûr c'est que le texte des Tomes III & IV des Opera écrase les notes, comme les notes auraient noyé le texte au cas que les éditeurs se fussent avisés de publier le texte de 1541 avec les variantes de 1560. Le seul moyen de ne pas donner dans ces inconvénients aurait été de publier toute l'édition de 1541 et toute celle de 1560 (la présence des variantes des révisions n'aurait nui en rien). Ce que les auteurs strasbourgeois ont négligé. Heureusement que sous les auspices de M. Abel Lefranc le texte intégral de la réimpression de 1541 a paru.

Les variantes qui paraissent avoir échappé à l'attention des éditeurs sont vraiment un peu nombreuses. Aux ch. 2, 3, 4, 5 du livre II, nous avons noté.

II, 2, 5: *approuver* (*prouver* en '41); II, 2, 14 à *y profiter* (*à en apprendre quelque un* en '41); *ibid.*: *Souvenance* (*recollection* en '41); *ibid.*: *devant qu'estre mis dans le corps* (addition de '60); II, 2, 4 *affectent* (*affectans* en '41); II, 2, 25: *la grace du saint Esprit pour nous illuminer* (*la grace et illumination du S. Esprit* en '41); II, 3, 2: *compasser* (*diriger* en '41); II, 3, 3 *assavoir*

¹⁾ Introduction au fasc. 176 la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, p. 46. *

de leurs pieds sont legiers (cette fois '41 a raison: *assavoir que*); II, 3, 5. Si cela donc n'empesche point la volonté de Dieu d'estre libre ('41 à l'infinif sans *dé*); II, 3, 6: Que vault nostre volonté *abandonnée à soyemesme* (à l'*abandonner à soyemesme* en '41); II, 3, 7: *assiste* à celui qui veut (*assiste celui* en '41); II, 3, 9: Davantage, en *appelant la pureté qu'il desire creature de Dieu* (D'avantage, la *pureté qu'il desire en l'appelant creature de Dieu* en '41). II, 3, 11: *une telle opinion* (*elle*, p. 78 éd. '41); II, 3, 11: *il trouve* (*qu'il trouve*, p. 78, éd. '41); II, 3, 12: *la faute* (*la fable*, p. 79, éd. '41); II, 1, 2: *cognoissance* (*confiance* pour *notitiam* en '41); II, 1, 3: il y a *grande contrariété* (*différence*, p. 31, éd. '41); *ibid.*: *ordonner* sa vie (*instituer*, p. 32, éd. '41); II, 1, 10; *la cheute* d'Adam (*faute* en '41); II, 4, 6: *sumettrons* (*soubzmettons* en '41); II, 4, 7: *d'où* procede cela (*dont* procede cela); II, 4, 8: *dominant* par toute la terre (*dominant toute* la terre en '41); II, 5, 6: *rengez* (*distribuez* en '41); II, 5, 10: que nous *n'en* puissions avoir (que nous *en* puissions avoir en '41); II, 5, 11: combien qu'il *ne peust* (*n'en peust* en '41); II, 2, 3: *regimber* (*regiber*, p. 43, éd. '41).

Quelquefois l'écart entre les textes n'est pas exactement relevé: II, 2, 12: *cela seroit repugnant*. La note dit que '41 & '45 portent: *ce seroit*. Pour être complète elle aurait dû dire: *ce seroit chose repugnante*; II, 2, 11: la note dit: „*chacun* manque 1541” tandis que *chacun* y est bien, c'est *Soy mesme* (dans la même phrase) qui manque.

Comme les changements qu'apporte l'édition définitive constituent souvent des améliorations soit de vocabulaire, soit de syntaxe et qu'ils rendent quelquefois l'original mieux que le texte de 1541, la négligence des éditeurs à les constater est assez regrettable.

5. Les éditeurs ne se sont pas contentés de signaler les variantes des éditions antérieures ou ultérieures; ils ont pourvu le texte d'un appareil critique qui consiste pour une partie relativement petite en remarques sur l'ancienne langue, mais surtout en ceci qu'ils confrontent chaque fois le texte français avec son original et qu'ils disent l'opinion personnelle que la comparaison leur suggère. Quelquefois la note ne dit que: *le latin porte*: ..., et laisse ainsi au lecteur le soin de la constatation. Ailleurs on lit: *le latin porte au contraire*:; *le latin dit simplement*:; *le latin ajoute*:; *l'insertion date de*; *l'addition appartient à la rédaction française*; *il est impossible que cela soit sorti de la plume de Calvin*; *le français reste de beaucoup au-dessous du latin*, etc. etc.

6. Il est évident que les éditeurs poursuivent en cela un double but: ils s'efforcent d'abord à rendre la version française, qu'on ne saurait pas toujours dire transparente, plus lisible et plus utilisable; en second lieu, ils se croient obligés de mettre en garde le lecteur contre la traduction, c'est-à-dire contre celle de 1560 dont ils nient l'authenticité. Nous comptons discuter autre part la question de la prétendue inauthenticité de l'édition définitive. Ce qu'il importe de dire ici, c'est que les savants éditeurs sont parfois un peu durs pour la version française: I, 17, 10 offre, par exemple, un passage admirable d'éloquence, rythmique et harmonieux comme les flots battant la plage:

„La vie humaine est environnée, et quasi assiegée de miseres infinies. Sans aller plus loin, puis que nostre corps est un receptacle de mille maladies, et

mesme nourrist en soy les causes, quelque part où aille l'homme il porte plusieurs especes de mort avec soy, tellement qu'il traîne sa vie quasi enveloppée avec la mort. Car que dirons-nous autre chose, quand on ne peut avoir froid ne suer sans danger? Davantage, de quelque costé que nous nous tournions, tout ce qui est à l'entour de nous non seulement est suspect, mais nous menace quasi apertement, comme s'il nous vouloit tenter la mort. Montons en un basteau: il n'y a qu'un pied entre la mort et nous.... Autant que nous voyons de bestes, ou sauvages, ou rebelles, ou difficiles à gouverner, elles sont toutes armées contre nous.... Les maisons où nous habitons, comme elles sont assiduellement sujettes à brusler, de jour nous menacent de nous appovrir, de nuit de nous accabler.... Entre telles perplexitez ne faudroit-il pas qu'un homme fust plus que miserable? assavoir, d'autant qu'en vivant il n'est qu'à demy en vie: s'entretenant à grand peine en langueur et destresse, tout comme s'il se voyoit le cousteau à la gorge à chascune heure...."

A propos de ce bel exemple de prose oratoire, qu'il m'en coûte d'abrégier et qui arrachait à Brunetière un cri d'admiration¹⁾, les auteurs strasbourgeois notent: „Tout le tableau suivant des misères et des dangers qui assiègent l'homme reste de beaucoup au-dessous du texte latin tant pour la richesse des détails que pour le style et le colorit." Ici, comme dans le vieil adage de Voltaire, la justice et la dureté se rapprochent de bien près.

ideoque respondes rectitudinem ho-	et à ceste cause monstres comment
mini inditam fuisse quo ipsum exitii	l'homme a eu une bonne nature de Dieu,
sibi causam esse appareat....	et qu'il a esté cause de sa ruine.

II, 5, 18.

La note dit que *le latin est beaucoup plus explicite que le français*. On peut se demander en quoi. *Etre revêtu de* et *avoir* sont des termes qui s'emploient volontiers l'un pour l'autre, dans l'Institution comme dans la vie journalière. Droiture, justice, bonté, bonne nature, alternent fréquemment. Il est vrai que l'idée finale est mieux exprimée par *quo* + *conj.* que par *et*, mais en revanche, il faut tenir compte de ce que le verbe qui régit en français la subordonnée est *montrer* et en latin *respondere*.

II, 2, 2.

Par suite d'un changement apporté en 1560 dans la distribution de la matière, le paragraphe commence un peu autrement que le passage correspondant de '41, et, tout naturellement, il renvoie à ce que l'auteur avait „n'agueres dit". La note porte: „*Dans les anciennes éditions ce § commence simplement par: Maintenant considerons, etc.* Ce *simplement* n'est pas très bienveillant.

Itaque recte Bernardus januam salutis
aperiri nobis docet, quum hodie
evangelium auribus recipimus; sicuti
illis fenestris, dum satanae patuerunt,
mors admissa fuit.

Parquoy Sainct Bernard dit tres bien que
la porte du salut est en noz oreilles
quand nous recevons l'Evangile comme
c'ont esté les fenestres pour recevoir la
mort. II, 1, 4.

La traduction est libre, et cela arrive plus souvent que d'ordinaire quand il s'agit d'une matière biblique ou patristique, mais l'ensemble est excellemment rendu. Les éditeurs remarquent: *le latin est plus juste et plus explicite*.

¹⁾ Brunetière, *Histoire de la Litt. fr. classique*, I, p. 219.

Paulum cur non admonent ut parcat
iis, quorum in manu non est velle
aut currere, nisi praeunte Dei mise-
ricordia, quae nunc ipsos destituit.

Que ne remonstrent- ils à Saint Pau!
qu'il doit pardonner à ceux qui n'ont
point en leurs mains de vouloir le bien
ou l'accomplir, sinon par la miséricorde
de Dieu laquelle leur deffaut quand ils
faillent. II, 5, 4.

Les éditeurs ont-ils le droit de dire à propos de cette traduction *le latin est beaucoup plus exact et plus clair*? Il faut constater que le latin perd une expression imagée et que le français en revanche s'enrichit d'une heureuse périphrase. Le latin continue l'image de l'Apôtre: cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court. C'est pourquoi il ajoute *currere* à *velle* et qu'il continue par *praeunte misericordia*. Une fois que la version traduit *currere* par *accomplir*, il ne peut plus être question de rendre *praeunte*. *Laquelle* (grâce) *nous deffaut quand nous faillons*, nous semble être une circonlocution très heureuse et très éloquente de *nunc*.

iis ornamentis quibus eum Dominus
initio induerat, nunc sua culpa esse
spoliatum.

que maintenant il est despoillé des
ornemens et grâces qu'il avoit receues
de Dieu premierement. II, 5, 18.

Suivant le commentaire *Sua culpa* serait un mot essentiel, éclipsé dans la traduction. Nous concédons que ce soit une omission tant soit peu regrettable, mais en considérant que tout le raisonnement de l'auteur ne sert qu'à prouver qu'aujourd'hui l'homme en soi ne possède aucun bien spirituel, il n'est pas indispensable de répéter ce qui a été cent fois prétendu: que c'est par sa propre faute qu'il se trouve dans un dénûment pareil.

Si *constanter* insederit haec cogitatio,

est d'avoir ceste cogitation *plantée* en
notre cœur. II, 8, 5.

La note dit: *le latin ajoute constanter*. Il est pourtant assez clair que *planter* l'exprime implicitement.

sic tamen ut si quid aliorum expli-
cationi adhuc deest, obiter sufficiatur
vel opportune deinde loco addatur

qui s'il y a quelque chose qui defaillie
encores à la droite explication des autres,
nous le despeschions brièvement, selon
que l'opportunité le portera. II, 10, 3.

La note, après avoir relevé que cette addition est en majeure partie de '60, dit: *Ces additions ne peuvent pas provenir de la main de Calvin, elles changent le sens du texte latin!*

longe aliam felicitatem

une autre félicité. II, 10, 17.

Le latin serait ici plus explicite!

7. Nous avons également l'impression que le commentaire est un peu trop prompt à dire: *N'est pas dans le latin* ou une formule analogue

*ut in locum sapientiae, virtutis, sanc-
titatis, veritatis, iustitiae, quibus
ornamentis, vestitus fuerat.*

*qu'au lieu qu'il avoit esté doué et revestu
de sagesse, vertu, verité, sainteté et
justice. II, 1, 5.*

La note porte: *Le latin ajoute ici: quibus ornamentis vestitus fuerat.*

*ut video jam, lector, quantum a
sanioribus scholasticis dissentiam.*

afin que le lecteur entende en quoy je
discorde d'avec les docteurs scolastiques.
qui ont tenu une doctrine plus entiere.

II, 2, 6.

Avec étonnement on lit dans la note suivante que: *le latin ajoute la restriction: Sanioribus*, comme si le contenu de l'adjectif ne couvrirait pas complètement l'idée exprimée par le comparatif latin.

pro sua *libidine* abominantur.

ils le haïssent *en leur coeur auquel regne la mauvaistié.* II, 2, 13.

Il est évident que la relative + son antécédent sert à rendre *libido*. Cela n'empêche pas les commentateurs de dire: *auquel . . . mauvaistié: pas dans le latin.*

Quare nunc sibilo suo evocaturum
se illos minabatur; nunc instar sage-
nae sibi fore ad irretiendos; nunc
mallei instar, ad feriendos Israelitas.

Pourtant aucunesfois il menace qu'en
siblant il fera venir les peuples infideles
pour détruire Israel: aucunesfois les
accompagneant à un rets, aucunesfois à
un marteau. II, 4, 4.

Les notes portent 10. *pour détruire Israel n'est pas dans le latin*, 20. *Le latin ajoute: ad irretiendos*, 30. *Le latin ajoute: ad feriendos Israelitas*. Nous croyons qu'elles sont superflues: *irretiendos et feriendos Israelitas* est apparemment résumé par: *pour détruire Israel*, ce qui constitue une liberté assez fréquente (terme abstrait pour terme concret) du traducteur.

ad Titum,

un autre passage. II, 5, 17.

Le commentaire signale la différence. Pour quel motif? Un instant plus tard on trouve en parenthèse: *Tite 3, 4.*

Non secus atque incensa fornax
flammas et scintillas efflat, aut
scatirigo aquam sine fine egeret.

Tout ainsi qu'une fournaise ardente *sans*
cesse jette flamme et étincelles, et une
source jette son eau. II, 1, 8.

Dans la note on lit l'étonnant: *Le latin ajoute: sine fine.*

nebulones quidam legis *κακοζηλοι*.

aucuns brouillons qui par un zèle desor-
donné qu'ils avoient aux ceremonies.

II, 11, 7.

Le commentaire: *le latin ajoute: legis κακοζηλοι*. Nous rappelons que pour Calvin comme pour tous ceux qui connaissent le Nouveau Testament *loi* et *cérémonies* sont synonymes. Le mot grec est interprété admirablement.

Au II, 11, 14 il y a une note qui dit: *le latin ajoute ici encore: quando iterum velit propter suam misericordiam restituat.* Le latin n'ajoute rien ici qui ne soit traduit: *que, quand il luy plaist il se puisse donner à cognoistre au monde par sa miséricorde*. Seulement cela se trouve deux lignes plus haut.

Hacc sobrietas filii Dei solide pas-
cendis abunde sufficit.

ceste sobriété suffira à contenter les
enfants de Dieu.

Suivant la note le latin ajouterait: *solide pascendis*.

Il arrive également aux commentateurs de ne pas être assez exacts à décrire le phénomène que la traduction présente.

Nam si in tanta infirmitate, in qua
tamen ad reprimendam elationem
perfici virtutem decet, . . .

Car si en si grande infirmité (en laquelle
toutesfois pour obvier à orgueil et le
reprimer, il faut que la vertu de Dieu
se parface) . . . II, 3, 13.

On trouve dans la note: *La parenthèse a été insérée en 1560*. Il serait plus juste de dire qu'elle avait été oubliée dès 1541 et que l'omission n'a été rétablie qu'en 1560.

ubi primum vindicata sibi *legitima imperandi potestate*.

où le seigneur s'estant attribué premièrement la *puissance de commander*.

II, 8, 1.

La note porte: *le texte latin ajoute: legitima imperandi potestate*. En réalité le latin ne fait qu'ajouter *legitima*.

At quis *praeter istos duntaxat furiosos* non videat....

Mais qui est l'homme *d'entendement rassis* qui ne voye bien. II, 8, 33.

Nous lisons dans la note: *Le latin ajoute: praeter istos furiosos*. Le fait est que le latin n'ajoute rien, mais que nous sommes ici d'un procédé assez familier au traducteur.

Au II, 11, 4, la note dit: *Laquelle nous est donnée en l'Evangile, n'est pas dans le latin*. Cela y est pourtant parfaitement: *quae in evangelio exhibetur*. En revanche, il y a quelque chose d'assez essentiel dans le latin qui manque absolument dans la traduction: *ideoque non aliud habuisse officii nisi ut introductio esset in spem melorem*.

8. Les commentateurs ont-ils eu soin de signaler tous les endroits où le texte français s'écarte de son original? Non. Il y en a même d'assez importants qu'ils ont laissés dans l'ombre.

Manque de conséquence.

Non enim possumus aut primam nostram originem, aut quorsum conditi sumus cogitare, quin *ad meditando immortalitatem expetendumque Dei regnum pungamur*.

Car nous ne pouvons penser ny à nostre première origine, ny à la fin à laquelle nous sommes creés, que ceste cogitation ne nous soit comme un aiguillon *pour nous stimuler et poindre à méditer et désirer l'immortalité du royaume de Dieu*.

II, 1, 3.

Tout ce que la note dit à propos de ce passage c'est que *et désirer est une addition de 1560*. La traduction n'est pas exacte et fournit un texte dont le sens nous échappe: qu'est-ce qu'on pourrait bien entendre par méditer l'immortalité du royaume de Dieu? Dans l'addition de 1560, qui alourdit la phrase et qui y fait monter le nombre d'infinitifs jusqu'à quatre, on pourrait reconnaître le besoin de rendre *expetendum*, si elle n'accusait pas davantage l'inexactitude de la traduction.

Iam *eorum improbum facinus* palam exstat.

Nous voyons déjà à l'oeil *les auteurs* de ceste *mechanceté*. II, 4, 2.

Haec Pelagii quoque arma erant ad impetendum Augustinum; *cujus tamen de nomine illos volumus praegravari*.

C'estoit le baston qu'avoit Pelagius pour combattre Saint Augustin, *et toutes fois nous ne voulons point pour cela que leur raison n'ait point d'audience*. II, 5, 1.

Ici, la traduction est assez libre pour être relevée par un commentaire qui, dans un autre passage, à propos de *Dieu a donc survécu* (II, 3, 13), dit: *le latin porte simplement: subventum est*.

Le système d'annotation?

9: Ils relèvent des choses pareilles: *in electis suis* > *en nous* (II, 5, 5); *virium nostrarum* > *par les forces humaines* (II, 5, 6); *de vero sabbatismo* > *son repos* (II, 2, 24); *naturae corruptione* >

la perversité de la nature (II, 3, 3). Mais ces traductions sont très fréquentes et pour une que le commentaire relève, il en laisse de côté deux. Dans un même passage telle lacune, telle addition, tel écart est signalé, tandis qu'on en passe sous silence d'autres qui n'ont ni plus ni moins d'importance.

Siquidem propositum illi est eo loco non simpliciter homines objurgare, quo resipiscant, sed docere potius *ineluctabili* calamitate omnes oppressos, e qua emergere non possint nisi misericordia Dei eruantur.

Car c'est son intention en ce lieu-là, non pas de simplement reprendre les hommes à fin qu'ils s'amendent de leur propre mouvement; mais plustost de les enseigner, qu'ils sont tous *depuis le premier jusques au dernier* enveloppez en telle calamité de laquelle ils ne peuvent sortir, sinon que la miséricorde de Dieu les en delivre. II, 3, 2,

Le commentaire dit que: *depuis le premier jusques au dernier n'est pas dans le latin*, mais néglige de dire que *ineluctabile* n'a pas d'équivalent. Un peu plus loin, dans le même paragraphe *describuntur* est rendu par *Paul les décrit*.

Tantôt le commentaire constate une omission: *ut ab omni justitiae studio excidunt*, tout en négligeant dans la même phrase une addition du traducteur: *retenant par la bride de la Loy ceux desquels la chair domine encore* (II, 7, 11). Tantôt il tolère une longue phrase qui est sans équivalent dans l'original: *Comme aucune fois il advient que nostre Seigneur ne se revele pas du premier coup à ses fideles, mais laisse cheminer quelque temps en ignorance, devant que les appeler* (II, 7, 10).

Nous ne saurions nous soustraire à l'impression que les savants éditeurs auraient mieux fait de faire précéder le texte français de quelques observations générales relatives aux procédés de traduction les plus usités.

10. Comme nous avons déjà avancé, l'appareil critique **Remarques sur la langue.** consiste pour une partie en remarques qui s'appliquent uniquement à la langue de la traduction. Tel mot, archaïquement employé, est rendu intelligible pour le lecteur moderne par l'intermédiaire de l'équivalent latin. C'est ainsi qu'à côté d'*aucunement* (II, 4, 4), pris dans son sens ancien, on trouve *destinato*, à côté de *desbifé* (III, 3, 1) *mutila*; en effect (II, 2, 12) employé dans une acception énergique: *efficaciter*.

Quelquefois les remarques nous amènent à croire que les éditeurs des Opera ne se sont pas toujours rendu compte de la valeur que certains termes avaient dans la langue du XVI^e S.

A propos de *converti* qui est traduit par *être converti à justice et à droiture* (II, 3, 7) ils observent que *a justice et droiture n'est pas dans le latin*, mais oublient peut-être que l'addition pourrait être nécessaire du temps où *convertir* avait encore le sens de *tourner*¹⁾. Au II, 2, 13, *convertir vers* est remplacé en 1560 par *s'adresser à*.

Nourriture dans son ancienne acception d'éducation n'est pas comprise par les commentateurs: *Ce qu'a regardé Salomon disant qu'apres la mort des justes leurs enfans seront bien heureux, non seulement à cause de la bonne nourriture et instruction* (non tantum sanctae educationis ratione) – II, 8, 21 –. On n'a aucun lieu de dire ici, comme la note le fait que „nourriture manque

¹⁾ Robert Estienne dans son *Dictionnaire français-latin* emploie *convertir* et *tourner* ensemble: *convertir et tourner la chose de laquelle nous attendions secours à nostre perte*.

dans le latin." On aurait pu aller jusqu'à dire que *educatio* est traduit par *nourriture et instruction*.

Egreditur populus ex Aegypto, deunt obviam *infesti* regionis incolae.

quand le peuple d'Israel sort d'Egypte les habitants du pays où ils entrent viennent au devant de *mauvais courage*.

II, 4, 4.

La remarque en bas de la page porte: *Le latin dit au contraire: infesti*. Peut-on dire ici *au contraire*? Il est évident que les termes se couvrent¹⁾.

Au II, 3, 7, le commentaire dit relativement à *la grace ne peut rien* pour *nec gratiam quidquam operari*, „que le latin ajoute *operari*." Probablement le latin n'ajoute rien ici, les termes étant d'égale valeur; comme dans l'hymne huguenote nous prenons: *Que peut le monde à mon bonheur*, pour: *qu'y peut-il faire*.

Sed quemadmodum in epistola ad Galatos controversiam illam altius ducit.

Comme donc en l'Epistre aux Galatiens ayant ceste mesme dispute à demener, il la tire plus loin. II, 7, 17.

La note porte: *il la tire plus loin, le latin dit altius ducit. Peut-être faut-il lire: de plus loin*. La traduction nous paraît être parfaitement correcte. *Tirer la dispute plus loin* rentre tout à fait dans le cadre de ce que l'auteur dit immédiatement après: *reduire la dispute à sa source*.

Autre part, (II, 8, 3). *La conscience ne peut qu'elle tombe en desespoir de ses forces* (en lat.: *facere nequis*), passe sans remarque, quoique la suppression de *faire* rende ici la phrase assez obscure.

Au II, 1, 10, où il y a: *Voyent* maintenant ceux qui osent etc., la note relève la variante qu'offre 1541, *voisent*, sans ajouter que par le changement un archaïsme (*voisent* = *eant*) est remplacé par une faute.

De même II, 2, 3, où il y a *regimber*, la variante de 1541 *regiber* est laissée de côté, peut-être par ce qu'on la prend pour une simple coquille du vieux texte.

Comme j'ai tâché de prouver²⁾, les commentateurs se trompent, quand ils prennent, *infula* ou *infulare* pour le radical de *deffuler* (IV, 20, 33).

Bien des archaïsmes ne sont pas expliqués par le commentaire: *élargir* (II, 3, 6), *vallable* (II, 3, 11), *desbauchement* (II, 3, 9), *événement* (II, 4, 8), *extoller* (II, 5, 8) et une foule d'autres.

Ailleurs tel archaïsme de vocabulaire ou de syntaxe est pourvue d'une note, où ceux qui sont habitués aux remarques du commentaire, seraient tentés de voir une teinte de mépris pour le texte français.

Au II, 9, 5, nous lisons: toutesfois celui qui est *moindre* au royaume des cieus, est plus excellent qui luy. C'est le supertatif sans article, construction très fréquente au XVI^e S. ³⁾ Le Corpus note: le latin dit *minimus*.

Au II, 10, 6 et autre part en rencontre *viande* dans son ancien sens de nourriture: *viande celeste*. Les éditeurs disent en bas de la page: *le latin dit: coelestem cibum*.

¹⁾ Le Thesaurus de R. Estienne montre à côté de *mala mens: ung mauvais vouloir et courage*.

²⁾ *Neophilologus*, T. III, p. 13.

³⁾ Brunot, *Hist. de la langue fr.*, II, p. 308.

Au II, 16, 10, le commentaire signale la forme *lutter* pour *lutter* comme un animal venu de l'Amérique et remarque que toutes les édd. présentent cette orthographe. Rien n'est plus naturel cependant. La graphie *lutter* était la plus usitée et s'est maintenue jusqu'au milieu du XVII^e S.¹⁾

Orthographe. II. L'orthographe des versions françaises de l'Institution, ne mérite pas plus que celle du français moderne, le nom d'orthographe au sens étymologique, mais est cependant loin d'être aussi fantaisiste que celle de maint autre écrit du temps. Là encore, Calvin se montre bon écrivain et se trouve au même rang que Montaigne, Charron, du Bellay, Pasquier, de la Boétie, etc. A travers les étapes des différentes éditions, le texte français de l'Institution subit de notables améliorations de graphie. Dans une page quelconque je note: paovrement > povrement, congnoissance > cognoissance, ameenent > amenent, scavoir > savoir, loing > loin, presumption > presumption, amyellé > amiellé, endroit > endroit, voluntiers > volontiers, fait > fait, dictz-je > dy-je, oppinion > opinion, applicquer > appliquer, debvoir > devoir, quelqu'un > quelcun. En revanche, il y a aussi bien des endroits où, en matière de graphie, l'auteur sacrifie au goût du temps, et introduit des lettres dites étymologiques. Les savants éditeurs auraient bien fait s'ils avaient fait précéder leur texte français par quelques observations générales relatives à la différence de graphie des éditions successives. Au lieu de faire cela, ils ont parsemé l'édition critique de notes qui ne forment guère de système. La différence graphique entre *objetter* et *objecter* est signalée, mais à propos de *rejetter* qui remplace *rejecter* on ne dit rien. On relève, *cogneu* > *cognu*, *falu* > *fallu*, *recognoist* > *reconnoît*, *esleu* > *eleu*, *s'ensuyt* > *s'ensuit*, *traitter* > *traiter*; *deschoit* > *deschet*; mais *tonnoire* > *tonnerre*, *encliner* > *incliner* et tant d'autres sont passés sous silence.

12. Examen des treize prétendus contre-sens du T. III, Introduction Ch. VI, des Opera.

Importance de la collection. On connaît l'opinion des éditeurs strasbourgeois: Seule la première édition française de l'Institution est de Calvin, les éditions françaises ultérieures sont l'ouvrage d'obscurs remanieurs. Quel que soit l'intérêt de la question, nous ne la discuterons pas pour le moment. Ce qu'il importe de savoir c'est que les savants commentateurs fondent leur conclusion principalement sur la fréquence des fautes, contre-sens ou non-sens découverts dans l'édd. définitive. Dans le VI^e Ch. de l'Introduction du Tome III ils produisent une collection de ce qu'il y avait à leurs yeux de plus frappant en matière de fautes. Cette liste a beau ne pas être de valeur absolue, il n'en est pas moins vrai, qu'elle constitue comme qui dirait une pièce de résistance et qu'elle a été composée pour convaincre le lecteur du premier coup de l'inauthenticité de la traduction définitive de l'Institution. Aussi est-ce un fait qui donne à penser, que la collection a été deux fois soumise à un examen scrupuleux. La première fois par M. Lanson²⁾, la deuxième par M. J. Demeure³⁾. Nous croyons de notre devoir de procéder une troisième fois à une modeste investigation dans ce sens.

¹⁾ Nyrop, *Gr. hist.*, II, p. 380.

²⁾ *Revue historique*, 1894, p. 61-65.

³⁾ *Revue d'hist. littéraire*, 1915, p. 402-407.

Parmi les contre-sens cités, il y en a qu'un lecteur, armé tant soit peu de bonne volonté, considérerait sans peine comme des fautes de plume, des inadvertances qui peuvent échapper à un auteur même exercé. Telle, par exemple, est la faute qui est à la tête de la collection. Calvin, en prétendant que nous tous, de par notre nature, sommes enclins à quitter Dieu et à nous confier à des idoles que nous nous sommes forgées nous mêmes, dit :

Quo morbo non plebeia modo et	Auquel mal non seulement le simple
obtusa ingenia sed praeclarissima	populaire et les genz de lourdz esprits
. . . . implicantur.	sont subjectz ; mais aussi les plus excellens
	en prudence et doctrine. I, 5, 11.

Lapsus. Telle est la trad. de 1541, tandis que 1560 en fait: *duquel vice non seulement les hauts et excellens esprits du commun peuple sont entachez mais les plus nobles et aigus y sont aussi bien enveloppez.*

On voit, dans cette dernière rédaction, le louable effort de rendre *acumen* et *implicare* ainsi que celui d'enjoliver la phrase en établissant une gradation entre les petites gens qui sont *entachés* du mal, dans lequel les grands esprits sont *enveloppés*. Or, pourrait-on admettre que celui qui, en connaissance de cause, soigne tellement la dernière rédaction ait été assez ignorant en latin pour traduire *obtusa ingenia* par *hauts et excellens esprits*? N'est-ce pas ici le cas de parler d'un simple lapsus au lieu de dire avec M. Lanson et M. Demeure que c'est un énorme non-sens. Il en est de même pour la „faute” capitale qui, selon les éditeurs des *Opera*, pourrait tenir lieu à elle seule de toutes les autres. On lit dans '60: *ceux qui cuydent que la foy precede la penitence*, ce qui est juste le contraire de ce qu'il faudrait qu'il y eût: *quibus autem videtur fidem praecedere poenitentia*. M. Demeure, dans son article, cite un exemple d'une faute analogue dans l'édition non-suspecte de '41. On pourrait en dresser toute une liste et en prendre dans toutes les éditions. Il y en a eu dans l'éd. de '41 qui n'ont été corrigées qu'en 60. Dans: *puis après d'intelligence du défaut delaquelle s'ensuit apres le signe c'est que tous hommes se sont destournez de Dieu, du défaut* n'a été imprimé qu'en '60.

Quem trahit, volentem trahit.

Dieu n'attire sinon ceux qu'il veut estre attiréz (trad. de '41). II, 3, 10.

L'erreur est corrigée en '45.

Au II, 8, 16, *entendre*, faute pour *tendre* (en lat.: ut aspirent) se répète dans toutes les édd. successives pendant vingt ans.

Coquilles. Dans l'éd. de '41 on lit à la p. 57: *C'est comme les graces données à l'homme dès le commencement, outre sa nature, luyont esté données apres qu'il est tresbuché en peché*. Il est évident que *données* (lat. detracta esse) doit être *ôtées*. A la p. 58, il y a *entre* pour *envers*: *la raison humaine ne peut jamais entendre qui est le vray Dieu et quel il veut-estre entre nous*. A la p. 171, *peché originel* pour *peché venèl*, à plusieurs reprises. II, 3, 15, *souffre assez quelque effort* (*patitur quandam vim et ipse*.) Ibid. *crainte* pour *contrainte* (= coactione).

Je passe sous silence les simples coquilles, qui se rencontrent partout ¹⁾,

¹⁾ Même dans les travaux les plus doctes. Voir p. 56* de l'introduction de l'édition de 1541 par M. Abel Lefranc, où il y a Henig's Archiv pour Herrig's et p. 63 de l'art. précité de M. Lanson qui donne une fois *prénom* pour *pronon*.

telles que *abitre* pour *arbitre* (p. 45), *destiction* (p. 48) *meilleu* (id.). Si tu m'*interroque* (p. 52), *disposition* pour *dispensation* (I, 17, 5).

Je désirerais faire rentrer dans la classe de bagatelles le fameux *ombrage tournant* (conversionis obumbratio) que, dans son récent article M. Demeure même trouve une faute inexplicable. Si l'on intercale seulement la préposition *de* entre les deux substantifs, on obtient le meilleur français du monde. Quand on admet que la „faute” résulte de l'ignorance du traducteur, on se heurte à un obstacle presque insurmontable: le latin n'offre rien de particulièrement difficile et le texte est emprunté à une parole de Saint-Jacques, connue de tous ceux qui connaissent la Bible. Supposé que Calvin ait confié à un tiers la dernière rédaction de son ouvrage aurait-il choisi quelqu'un dont l'ignorance en matière de latin et en matière biblique eût été si stupéfiante?

Il me semble que la même objection se présentera souvent si l'on adopte l'hypothèse des éditeurs du Corpus qui, ne pouvant admettre de pareilles ignorances ou négligences chez Calvin lui-même, les attribuent de ce fait à un tiers.

Il va sans dire que I, 15, 8 la traduction de *Nulla imposita fuit Deo necessitas quin illi daret* rendue par *nulle nécessité ne luy a esté imposée de Dieu*, n'a aucun sens. Mais il coûte si peu d'en faire quelque chose de bon, qu'on est en droit d'y voir un lapsus dû à l'inadvertance de l'imprimeur.

Les éditeurs str. n'en font ils pas autant quelquefois quand il s'agit de l'éd. de '41? Je n'ai qu'à citer la n. 4, p. 379, T. III, où il y a: *Nous lisons dans le texte latin: Aliud est enim secedere ab homine. La traduction qui se trouve dans l'éd. de 1541: s'esloigner de la grace de l'homme, est si singulière et a si peu de sens qu'elle ne peut pas provenir de Calvin lui-même; il faut y voir une simple erreur typographique, qui se trouve rectifiée dès 1545.*

On peut dire qu'en général, les savants strasbourgeois ne font pas la part assez large aux fautes d'impression. Je compte revenir plus tard sur les soucis qu'une d'entre elles a suscités au grand réformateur et j'aurai le loisir de parler de l'attitude que Calvin prit devant les coquilles. Il suffit de dire ici que dans une lettre au Sénat de Berne il écrit combien il se sent grevé qu'une certaine faute lui soit imputée, *comme s'il estoit correcteur d'imprimerie. Ce qui n'est pas son mestier*¹⁾.

D'autres fois il est difficile de se soustraire à l'impression que les éditeurs strasbourgeois ont apporté un peu trop de zèle à condamner tel endroit et qu'ils n'ont pas été assez pénétrés du respect que réclame un texte vénérable.

Ils citent par exemple

A praeunte ergo imagine volebant *En somme, ils vouloyent avoir quelque*
cognoscere Deum itineris sibi esse *image qui les menast à Dieu.* I, 11, 8.
ducem.,

et où '41 traduit, suivant de très près cette assertion: *Pourtant* (= pour cela) *par quelque image ils vouloyent congnoistre que Dieu les conduysist en leur chemin.* En apparence, il n'y a aucun doute que le texte de '41 ne soit correct, tandis que celui de '60 est

Écart
conscient.

¹⁾ *Opera*, XV, p. 550.

mutilé, au point qu'on ne peut plus y retrouver le véritable sens. Pourtant nous avons lieu de croire qu'il en est un peu autrement. Dans le chap. 11 du Livre 1er l'auteur traite de l'idolâtrie. Au § 8 il arrive à parler de la source de l'idolâtrie et alors il établit qu'elle provient du désir de *s'approcher de Dieu* par la vue d'objets matériels et ensuite que, de ce point de vue, il n'y a pas de différence essentielle entre le culte des images qu'observe l'Eglise catholique et celui auquel les Païens et quelquefois les juifs se sont abondonnés. Cette idée de *rapprochement* de la divinité au moyen d'image comme origine de l'idolâtrie domine les §§ 8 et 9. Nous y lisons: Que telle soit la source d'idolâtrie assavoir que les hommes ne croient point *que Dieu leur soit prochain, sinon qu'ils l'ayent present d'une façon charnelle*. Plus loin: mais ils ne se fioient pas *qu'il leur fust si prochain*. Plus loin encore: Et n'y a eu aage depuis la creation du monde auquel les hommes pour obeir à ceste cupidité insensée, ne se soyent dressez *des signes et figures, ausquelles ils ont pensé que Dieu se monstrât à eux*. Encore: c'est que, ne se contentans point d'avoir cogneu Dieu spirituellement, ils en ont voulu avoir *une cognoissance plus familière par images visibles* et encore au même § 9: ils ont pensé que *Dieu ne vouloit montrer sa vertu que sous les images*.

Or, en guise d'illustration. Calvin cite l'histoire du veau d'or: „*Qu'on nous face disoyent-ils, des dieux qui marchent devant nous. Ils cognoissoient bien que celui qui leur avoit fait sentir sa vertu en tant de miracles, estoit Dieu: mais ils ne se fioient pas qu'il leur fust prochain, s'ils ne voyoyent à l'œil quelque figure corporelle de luy, qui leur fust comme tesmoignage de sa conduite.*” C'est à cet endroit que divergent les deux versions de '41 et de '60. '41, conformément au latin, formule une conclusion qui découle forcément des deux prémisses: *a*, les Israélites désirent des images qui les précédent; *b*, ils savaient que c'est Jéhova qui les a conduits. *Donc*: „par quelque image precedente ils vouloyent congnoistre que Dieu les conduysoit en leur chemin.” '60 supprime la conclusion qui s'impose d'elle-même, *s'écarte sciemment du latin*, mais en revanche, nous découvire ce qui est à la base du désir illicite du peuple d'Israël: „*en somme, ils voloyent avoir quelque image qui les menast à Dieu,*” qui les approchât de Dieu. La phrase finit par un double point, après lequel l'auteur continue: „*et l'expérience montre tous les jours cela, que la nature des hommes ne se peut tenir quoye jusques à ce qu'il ait rencontré quelque masque en fantosme, respondant à sa follie pour s'y esjouir comme en la remembrance de Dieu.*”

Force nous est donc de maintenir la valeur du passage incriminé qui a beau ne pas être identique au passage correspondant du texte latin mais qui porte parfaitement la marque de l'esprit de Calvin. Pour ce qui concerne le passage au I, 17, 5,

nam quia ex ea pendent quaecunque contingunt, ergo, *inquiunt* nec furta, nec adulteria perpetrantur quin Dei voluntas intercedat.

Nous disons que toutes choses dependent d'icelle et qu'il ne se fait larrecin ne, etc.

taxé également de faux dans l'édition strasb., M. Lanson a si bien démontré

que la traduction est parfaitement correcte¹⁾, qu'il serait superflu de le reprendre ici. Qu'il me suffise d'ajouter que l'expression, qui selon M. Lanson, semble à Calvin décidément trop forte pour qu'il la prenne à son compte, entre absolument dans le cadre des idées de l'auteur sur la Providence. Calvin distingue, à l'instar de Moïse, à la volonté de Dieu deux côtés. D'abord il y a la volonté qui n'est pas lointaine de nous et qu'il ne faut point chercher par dessus les nuées ni aux abîmes, étant familièrement exprimée en la Loi; et puis l'autre volonté cachée, dont les secrets sont connues de Dieu seul, la Providence, „laquelle est une loy immuable.” Il est parfaitement calvinien de dire ce que les méchants s'efforcent d'expliquer en leur faveur: „*nous disons que toutes choses dependent d'icelle, comme de leur fondement: et pourtant que (= c'est pourquoi) il ne se fait ne larrecin, ne paillardise, ny homicide, que la volonté de Dieu n'intervienne.*” Peu importe qu'il y ait en latin *inquiunt* et en fr. *nous disons*, l'assertion en vaut tout autant; il n'y a que les conséquences du raisonnement dont l'auteur ne prend pas la responsabilité.

Dans le même § il y a le passage suivant: „*Ils repliquent, que nous ne le (= le mal) ferions pas s'il ne le voulait. Je le confesse: mais le faisons-nous afin de luy complaire*” et plus loin: *je dy davantage que les larrons et meurtriers et autres malfaiteurs sont instrumens de la providence de Dieu, desquels le Seigneur use a executer les jugemens qu'il a decretez: mais je nie que pour cela ils puissent prendre excuse aucune*” ou en bon latin: *Ego plus concedo: fures et homicidas et alios maleficos, divinae esse providentiae instrumenta, quibus Dominus ipse ad exsequenda quae apud se constituit judicia utitur. Atqui eorum malis ullam inde excusationem deberi nego.*

Remarque: Un exemple analogue de changement se rencontre II, 1, 10, où on lit dans la dernière rédaction: „*Voyent (= aillent) maintenant ceux qui osent attribuer la cause de leur péché à Dieu: quand nous disons que les hommes sont naturellement vicieux,*” là où la première rédaction offre: „*voisent maintenant ceux, qui osent attribuer la cause de leur péché à Dieu: quand on dit que les hommes sont naturellement vicieux.*” Seulement, cette fois-ci, les deux versions marchent de front avec les textes latins; *quia dicimus naturaliter vitiosos esse homines*” (‘59) et „*quod dicantur naturaliter vitiosi homines*” (‘39).

A en juger d'après ces changements on dirait qu'à travers les phases qu'a parcourues l'Institution l'expression devient plus hardie et que Calvin prend pour lui les ultimes conséquences de son raisonnement.

Itaque bonam conscientiam arcae comparat, in qua custoditur fides: quia multi ab illa excidendo circa hanc naufragium fecerunt.

Parquoy il accompare la bonne conscience à un coffre auquel elle (= la foi) est gardée, disant que la foy est perie en plusieurs d'autant qu'elle n'estoit point munie de ceste garde. III, 2, 12.

Une métaphore?

On connaît le motif qui fait dire aux auteurs des *Opera* que le traducteur n'a pas compris le texte latin: „évidemment,

¹⁾ o. c. p. 63.

disent-ils, *arca* a été pris dans le sens de vaisseau (arche) et le traducteur n'a pas compris le texte." M. Lanson renchérit sur ce jugement, en disant: „Calvin, dans son latin, comparait une bonne conscience à l'arche de Noé, *arcae*, et le traducteur comprend un *coffre*, ce qui le fait barbouiller terriblement dans la fin de sa phrase, où il est question de naufrage, métaphore congruente à l'*arche*, terriblement incohérente avec le *coffre* 1).

Tout au rebours de ces critiques, j'ai lieu de croire qu'il n'est pas question, qu'il ne peut pas être question ici d'une continuité d'image. Si M. Lanson, n'étant pas théologien, est excusable d'avoir voulu y trouver une métaphore, les professeurs de théologie qui ont fourni cette critique, ne le sont pas. Calvin renvoie au bout du § 12 à la première Epître à Thimothee, chap. I, verset 19 où nous lisons que l'Apôtre recommande à son pupille de garder la foi et une bonne conscience — qui résulte d'une vie conforme à la foi — et l'avertit ensuite de ne pas faire comme ceux qui perdent volontairement cette bonne conscience et qui, en conséquence font naufrage par rapport à la foi (*retinens fidem et bonam conscientiam qua expulsa, nonnulli naufragium fidei fecerunt*) 2). Qu'on veuille remarquer que c'est la bonne conscience qui sauvegarde la foi: qui désire conserver la foi intacte, doit l'entourer d'une bonne conscience résultant d'une vie pieuse. Calvin, un peu plus haut dans le même paragraphe, compare la foi à un trésor. L'image, vraiment, s'impose. La conscience est le coffre dans lequel ce trésor est le mieux gardé. Pour ce qui concerne *facere naufragium*, l'expression est la traduction exacte du verbe grec *vavayev* dont l'Apôtre se sert et qui sans figure signifie *pâtir, se perdre*. Le traducteur a rendu la première partie de la phrase latine tout en gardant l'image, qui est de Calvin: *arca* = *coffre*; dans la deuxième il traduit en laissant là la figure: *facere naufragium* = périr. A supposer que *arca* ait ici le sens d'*Arche*, on aurait en effet l'avantage de découvrir une métaphore, on serait forcé de se faire rapporter *ab illa excidendo* à *arca*, comme *circa hanc* se rattacherait à *fides*. Hélas, ce serait la découverte d'une métaphore cocasse sans rémission: devant nos yeux ébahis surgirait cette arche de Noé, insubmersible par définition, naviguant au-dedans de nous et semant des naufragés partout où elle passe.

Atque haec ratio est, cur Plato, ad homericam fabulam alludens, regum filios creari dicat aliqua singulari nota insignes. Et voila pourquoi Platon, suivant la fable d'Homère, dit que les enfans des Rois sont composez d'une masse precieuse.

II, 3, 4.

Comme M. Lanson le remarque 3), pour ne pas être littérale, la traduction ne manque pas de rendre l'idée générale du texte latin. Si on prend la peine de remplacer le mot *masse*, qui choque le plus, dans la traduction par son synonyme *matière* auquel nous sommes plus habitués, on se tiendra convaincu de la justesse de cette remarque.

L'examen attentif des endroits signalés par le Corpus au II, 5, 8, ainsi qu'au II, 10, 23 prouve également que les éditeurs strasbourgeois ont

1) o. c. p. 61.

2) Version de la Bible de Bèze.

3) o. c., p. 63.

rejeté ce qui était excellent en soi. Pour ce qui concerne l'examen critique de ces endroits incriminés, qu'il me soit permis de renvoyer à l'article précité de M. Lanson.

Pour ce qui concerne le „contre-sens” suivant, M. Demeure se contente de dire que la „faute” se trouvait déjà dans l'éd. de '41 dont personne ne conteste l'autorité. Je crois qu'il ne serait pas trop difficile d'établir que la version telle quelle n'est pas fautive.

Parum enim interest; modo mysterium, quod praecipue delineatur, maneat, de perpetua nostrorum operum quiete.

Car il n'en peut gueres challoir, moyen-nant que la signification du mystere demeure: c'est que le peuple fust instruit de se demettre de ses œuvres. II, 8, 31.

Une traduction correcte
condamnée? Ici le Corpus croit qu'il s'agit de notre repos futur et éternel. N'est-ce pas un peu trop prendre à la lettre *perpetua*?

Le sens du mystère, et tout ce qui précède le prouve abondamment, est celui-ci: La vie du croyant ne doit, ne peut être qu'un constant et continu effort à la sanctification, à la crucifixion de sa chair. L'institution du sabbath n'est qu'un des nombreux appels adressés au chrétien afin qu'il se rende conforme à son Créateur. Le jour du repos aux yeux de Calvin (n'est-ce par admirable combien sa conception du sabbath est large) est avant tout le symbole de l'abandon complet des oeuvres de la chair. La traduction française rend cette idée avec toute la clarté désirable 1). En apparence. En parlant de l'état d'abaissement de Christ. Calvin dit:

accepta servi forma depositaque majestatis specie,

en prenant figure de serf il s'est aneanty, et s'estant demis de sa majesté en apparence. II, 14, 3,

Aujourd'hui nous n'employons *en apparence* que dans un sens qui nous fait dire que la traduction est fautive. Mais on peut se demander si cette locution adverbiale au XVI^e S. était déjà si couramment employée dans son unique sens actuel et si nous ne sommes pas autorisés à lire: s'étant démis de sa majesté telle qu'elle avoit apparue (c'-à-d. dans les cieux II, 13, 2, donne: *Le corps de Jesus-Christ n'estoit qu'un fantosme, pource qu'il est fait en similitude d'homme, et qu'il a esté refuté comme homme en figure* (et figura compertus ut homo). Et plus loin: *Car que veulent dire ces mots, qu'il a esté trouvé comme homme en figure.* Au même endroit, mais dans l'éd. de 1541: *Il est dict quelque part qu'il a esté fait en similitude d'homme et a esté trouvé en apparence comme homme.* II, 14, 8, parle du *Fils en ombrage* (umbratilis fuit filius) 2).

III, 2, 8. *Qua ratione obedientia vocatur fidei cui nullum aliud obsequium praefert Dominus, et merito, quando illi sua veritate nihil est praetiosius,*

1) J'ai éprouvé un grand contentement, en voyant que mon opinion est absolument d'accord avec la belle traduction hollandaise, fournie en 1650 par Wilhelmus Corsmannus, qui donne ici: *Want er hanght weynigh aen d'uytleggingh, als maer die verborgentheyt die daer in voornemelijk beduydet wordt, vast blijft, te weten, dat wij gheduerigh moeten rusten van ons eyghene werken.*

2) Godefroy cite dans son Appendice un exemple d'*en apparence* lequel est pris dans une ordonnance de l'année 1571, et qui signifie: qui a une belle apparence: „Faire bastir et dresser ung lieu propre et commode et *en aparence*.”

traduit par: *Pour laquelle cause l'obeissance de la foy est tant louée que Dieu ne prefere nul autre service à icelle: et à bon droit, veu qu'il n'a chose si pretieuse que sa verité.*

Ici encore il y a lieu de s'étonner de la légèreté avec laquelle le Corpus condamne. S'il est certain que *obedientia vocari fidei* en soi soit autre chose que *tant louer l'obeissance de la foi*, il est certain également que la phrase entière éveille parfaitement cette idée d'éloge exprimée par *tant louer*. Des libertés telles que l'auteur s'en permet ici une, sont assez nombreuses, surtout quand il s'agit d'une parole biblique bien connue. A tout hasard j'ouvre l'authentique édition de '41 où à la page 59 on lit: „*nul ne peut bien parler de Christ sinon par le Saint Esprit* le texte latine, qui y correspond, donne: ...*neminem posse dicere dominum Jesum, nisi in spiritu sancto*. Les auteurs strasbourgeois n'auraient certainement pas manqué de taxer de faux la traduction si le passage se trouvait dans l'éd. de 1560. Il en est de même pour le passage suivant (à la même page): *qu'il* (= S. Jean Baptiste) *n'a rien profité entre ses disciples par tant de predications qu'il leur avoit fait de Christ*, traduction du latin: *quod tot verbis Christum commendaverit discipulis suis, nihil se profecisse*. Un peu plus loin il y a: *Sinon que la grace luy soit donnée, là où nous lisons en latin: nisi ipsius beneficio*. Un lecteur peu bienveillant pourrait en conclure que le traducteur n'aurait pas bien saisi la valeur de *ipsius*. Aucune des éditions ultérieures n'apporte le moindre changement à la rédaction de cette page, auprès de laquelle la traduction que je m'efforce de justifier ne paraît pas trop libre.

Comme nous avons dit plus haut, nous ne discuterions pas ici la question de la prétendue inauthenticité de la version définitive de l'Institution chrestienne. La seule chose que nous croyons avoir le droit et l'obligation de constater à la fin de notre étude, c'est que les preuves fournies par les éditeurs des Opera ne suffisent pas pour condamner le texte de 1560.

Amsterdam.

J.-W. MARMELSTEIN.

LES PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE LA RENAISSANCE DANS LA POÉSIE LYRIQUE NÉERLANDAISE (1544–1555).

V.

Le *Const van Rethoriken*. – Idées humanistes de Matthieu de Casteleyn. – Analyse de l'œuvre: la figure allégorique représentant la déesse Rhétorique, le récit allégorique qui sert d'introduction. – Divinités et personnages mythologiques. – Autorités citées par De Casteleyn. – Définition du genre Rhétorique. – Terminologie scientifique de l'auteur. – La versification de l'époque mise en rapport avec la prosodie gréco-latine.

Le *Const van Rethoriken*¹⁾, tout en étant une œuvre plutôt didactique, se

¹⁾ *De Konst* || *van* || *Rethoriken*, || *allen Aenkomers ende Beminders der* || *zelver, een sonderlingh Exemplaer, ende leerende* || *Voorbeelt, niet alleen in allen soorten ende sneden van* || *dichten, maer oock in alles dat der edelder* || *Konst van Poënsien aenkleeft* || . . . in